

## *L'Expérience romanesque au XIX<sup>e</sup> siècle*

Sous la direction de Catherine Mariette-Clot, Classiques Garnier,  
« Romanesques » n°5, 2013, 275 p.

C'est avec grand plaisir que le Centre d'Études du Roman et du Romanesque accueille sous la couverture de *Romanesques*, désormais revue semestrielle éditée aux bons soins de Classiques Garnier, la réflexion collective sur l'« expérience romanesque » récemment animée par Catherine Mariette-Clot. Non seulement les douze contributions recueillies par notre collègue constituent le dossier central de ce numéro, mais l'entretien avec un romancier contemporain qui ferme traditionnellement les livraisons de *Romanesques* est aussi de son fait, Catherine Mariette-Clot nous faisant ici profiter de sa connivence éclairée avec Philippe Forest.

La formule de *Romanesques* n'a pas changé : une fois par an paraîtra au printemps un numéro numéroté qui sera constitué de varia sur la notion de romanesque, d'un dossier central permettant de mettre cette notion en perspective à partir d'une problématique précise, enfin d'un entretien avec un romancier contemporain destiné à confronter les catégories critiques aux pratiques. En alternance avec les numéros numérotés fondés sur ce canevas paraîtra chaque année, en automne, un hors-série pouvant prendre la forme d'un ouvrage collectif ou d'un essai sur le romanesque. Ajoutons que les volumes antérieurs de *Romanesques* édités en collaboration avec Encrage Université, qu'il s'agisse de volumes épuisés comme *Récit d'enfance et romanesque* (n°1, 2004) ou *Enquête sur le roman romanesque (Le Gaulois, 1891)* (n°2, 2005), de volumes plus récents comme *Romanesque et histoire* (n°3, 2008) ou *Romance* (n°4, 2011), ou enfin de hors-série monographiques consacrés à Jules Verne (2007 et 2012) ou aux romans de Barbey d'Aurevilly (2009) et de Vigny (2010), seront progressivement réédités pour intégrer l'ensemble inauguré sous une nouvelle couverture par le présent numéro 5.

[Consulter le sommaire et commander l'ouvrage sur le site des éditions Classiques Garnier](#)

L'Expérience romanesque au XIX<sup>e</sup> siècle vient idéalement prolonger la réflexion amorcée par *Romanesques* depuis son origine. Réflexion difficilement séparable du débat ouvert par Yves Hersant, Philippe Roger, Thomas Pavel et Lakis Proguidis dans les colonnes de *L'Atelier du roman* en 1996-1997, comme en témoignent les diverses références à cet échange dans les pages qui suivent. Car il n'est peut-être pas un seul article ici, dossier et varia compris, qui ne réexamine l'« ambivalence » de la notion de romanesque que signale d'emblée Catherine Mariette-Clot, la dialectique impossible qui la relie au genre du roman. Beaucoup plus qu'un adjectif ou un substantif passible d'une définition stable, le romanesque est le nom d'un principe actif. Il est tout à la fois la chair, la tentation et le refoulé du roman. Il porte le roman à la conscience de soi, à moins qu'il ne soit l'objet de son déni. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la définition du romanesque rencontre celle du bovarysme, ce qui est une nouvelle manière de dire son



ambivalence, puisqu'il est objet de l'ironie en même temps que puissance de contestation de la médiocrité. Au XIXe siècle, sa définition recoupe aussi celle de la mélancolie : comme elle, il peut être vertige douloureux de ce qui fut, nostalgie d'un chevaleresque désormais vexé par le positif ; mais comme elle, il peut être énergie bâtisseuse. Au XIXe siècle enfin, il croise la problématique du roman d'apprentissage, puisqu'il est à la fois corpus de représentations déceptrices, et éventail de formes dans lesquelles peut se couler le naturel conquérant du sujet. « Joies, douleurs, amours, vengeances, nos sanglots, nos rires, les passions, les crimes ; tout est copié, tout ! », s'exclamait Vallès au début du chapitre des Réfractaires sur « Les Victimes du livre » : « Le Livre est là ». L'article de Vallès dépassait la question du romanesque et embrassait large, d'Ivanhoé à René et de Jean Bart à Rastignac, mais il rappelait avec verdeur que l'agir se fonde sur des représentations, et que l'on peut souligner cette vérité anthropologique tout en continuant d'ironiser sur les apprentis Robinsons talochés par leurs mères et sur un certain bovarysme (ici surtout masculin). Il disait donc à sa manière l'ambivalence du romanesque, à la fois artificiel et essentiel. La question du romanesque touche donc à l'anthropologie. La mise en abyme de l'illusion romanesque porte aussi le roman à la pensée éthique en même temps qu'à la conscience critique et aux manifestes esthétiques. Moyennant quoi le dialogue engagé par le roman avec le romanesque est peut-être le moteur central de sa poétique introuvable. Ce sont toutes ces dimensions, éthique, pragmatique, esthétique, idéologique que déploie le dossier constitué ici par Catherine Mariette-Clot sur l'expérience romanesque comme expérience du romanesque ou par le romanesque.

À cet ensemble globalement dix-neuviémiste, bien que ponctué d'articles qui proposent une généalogie de la notion ou une étude intertextuelle enjambant les siècles, il nous a semblé précieux d'adjoindre trois études centrées sur les périodes précédentes, car la notion de romanesque, si elle déjoue les théorisations absolues, se précise soudain dans ses emplois locaux et relatifs, dans ses acceptations historiques. L'étude liminaire de Camille Esmein-Sarrazin s'intéresse à la manière dont la critique des romans héroïques qui se développe à partir des années 1660 est, en même temps que reconnaissance des traits structurants du romanesque de *L'Astrée* ou du *Grand Cyrus*, construction tout court d'une poétique normative du roman, laquelle se constitue par ce geste même de rejet. Que la critique du romanesque soit une expression de la conscience esthétique du roman est ce qui ressort des deux articles dix-huitiémistes qui suivent, comme du dossier centré sur le XIXe siècle. Les articles de Coralie Bournonville et Audrey Faulot, membres du CERR, s'intéressent tous deux au genre du roman-mémoires et forment par là un important contrepoint aux réflexions du dossier sur la définition du romanesque dans le récit hétérodiégétique, en même temps qu'ils introduisent la problématique du « roman-confession » approchée plus loin par Fabienne Bercegol. Coralie Bournonville repart de ce qu'écrit Camille Esmein-Sarrazin sur la critique du romanesque dans le dernier tiers du XVIIe siècle, afin de montrer la perpétuation dans le roman-mémoires du XVIIIe siècle de la critique du roman héroïque. Le parcours de Coralie Bournonville dans trois romans de Marivaux, Crébillon et Prévost souligne que le genre du roman-mémoires, tout en mettant à distance l'imagination romanesque et en élaborant une véritable conscience critique du roman, ne se prive pas, notamment chez Prévost, de jouer des codes romanesques.

Le genre du roman-mémoires fait migrer la question du romanesque depuis la diégèse vers le niveau du discours. Si nous voulions sacrifier à la formule, nous pourrions dire que, par le jeu des enchâssements de récits à la première personne, nous passons notamment chez Prévost du récit de l'aventure à l'aventure du discours, d'un romanesque de l'événement à un romanesque de l'énonciation. Mais il est certain que le roman-mémoires est un puissant lieu d'interrogation de la

pragmatique romanesque. La transmission de la parole de Renoncour à Des Grieux, qu'étudie Coralie Bournonville dans le dernier mouvement de son article, relève de la problématique qui intéresse Audrey Faulot dans son étude des romans-mémoires de l'abbé Prévost et de la manière dont s'y constitue l'identité du narrateur : dans quelle mesure le discours de ce dernier fonde-t-il un « effet-personne » ? Comment se négocient l'identité et la stabilité d'un narrateur amené à agréger les récits d'autres narrateurs de rencontre et mis devant la nécessité de dominer les mondes qu'ils convoquent ? Si aventure il y a, dans ces récits à la première personne, elle réside bel et bien dans l'entreprise de maîtrise de la narration et du monde romanesque.

Il resterait une chose à retenir, dans le parcours que proposent ici ces varia, le dossier composé par Catherine Mariette-Clot, aussi bien que l'entretien qu'elle mène avec Philippe Forest, dans ce parcours en forme de généalogie de la conscience critique du roman. C'est l'idée que le romanesque, qu'il ait pu être objet de dénégation, de débat intérieur du roman, de déni ou de soudaine réhabilitation, ne se laisse guère manier ni objectiver. Que le XIXe siècle ait pu s'achever sur un vibrant manifeste pour le romanesque qui tendait pourtant à le vider de sa substance ; que l'idéologie documentaire fasse croire à l'abolition du romanesque alors qu'elle est pétrie d'images : voilà deux preuves extrêmes et symétriques que le romanesque ne se confisque ni ne s'abolit. Défiant toute réification ou mise à distance, il ne s'envisage que sur le mode de la contestation constructive et de l'intime examen : il est tout à la fois chair et esprit du roman.

**Marie-Françoise MELMOUX-MONTAUBIN et Christophe REFFAIT**